Document généré le 2 juin 2025 14:23

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Un premier roman qui a du souffle

France Vézina, *Osther, le chat criblé d'étoiles*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 346 p. (Collection « Littérature d'Amérique »)

Louise Milot

Numéro 58, été 1990

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38245ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1990). Compte rendu de [Un premier roman qui a du souffle / France Vézina, *Osther, le chat criblé d'étoiles*, Montréal, Québec/Amérique, 1990, 346 p. (Collection « Littérature d'Amérique »)]. *Lettres québécoises*, (58), 17–18.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

France Vézina, ***Osther, le chat criblé d'étoiles,*** Montréal, Québec/Amérique, 1990, 346 p. (Collection «Littérature d'Amérique»), 24,95 $.

Un premier roman qui a du souffle

ROMAN
Louise Milot

Le premier roman de France Vézina a été reçu dans le brouhaha de critiques plutôt élogieuses: certains ont vu dans sa parution un événement, n'hésitant à faire de son auteure un nouveau Ducharme. Ayant décidé de privilégier le point de vue et le discours d'une enfant de douze ans, Alice Vaillancourt, et laissant se dégager une certaine sérénité de relations fraternelles plutôt que de relations filiales, ou encore conjugales, l'auteure s'exposait en effet à ce que le lecteur convoque certains héros adolescents de Ducharme. Sans parler d'une certaine facilité à jouer avec le langage qui renvoie à une certaine désinvolture du *Nez qui voque*[1]:

Des assassins. Des saints. Des sans-dessein. Des ménagères. Des mégères. Des beaux. Des laids. Des gras durs. Des raides maigres. Des lisses. Des piquants. Des droits. Des tout croches. Des pas piqués des vers. Des piqués des vers. Les gènes, dominants-récessifs, ne se gênent surtout pas. C'est tout un party! Ça brasse dans la cabane! C'est parti pour la famille! (p. 49)

D'aucuns diront, s'agissant de Ducharme, que la comparaison est flatteuse[2]; de toute façon, on ne peut décemment reprocher à l'auteure d'avoir fixé le point de mire de son discours sur le conflit le plus fondamental qui soit, celui d'incontournables liens familiaux.

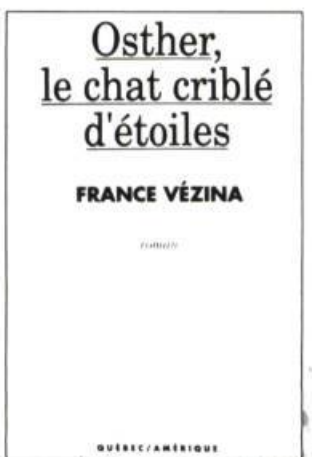
Deux groupes de personnages bien entremêlés, donc, et trois générations. Les femmes d'abord, de loin les plus intéressantes ici, dans la mesure où le texte s'y intéresse davantage:

— Marie, la mère de Zoé, qui s'est jetée jadis du pont Jacques-Cartier, laissant orphelins ses deux jumeaux, Colomb et Zoé: elle n'est présente que dans des souvenirs épars (et soigneusement refoulés par Zoé), dont le lecteur finit par recoller les morceaux à travers un simulacre de scénario écrit par Colomb, et que celui-ci lit à sa sœur presque malgré elle (p. 70-74, 78, etc.);

— Zoé, ensuite, fille de Marie (et mère d'Alice), dont on nous dit d'entrée de jeu que «tout allait de travers en elle» (p. 14), et qui reproduit le scénario de son propre abandon par sa mère en étant représentée fuyant loin de ses deux enfants dès le premier chapitre du roman; hésitant entre la reconquête de son passé, qui implique l'acceptation d'une relation doucement incestueuse avec son frère, et le devoir de se maintenir encore auprès d'un mari (peintre raté?) qu'elle n'inspire et qui ne l'inspire visiblement plus, son incapacité de choisir sera justement la béance, le «trou noir» par où Alice s'accrochera à sa révolte contre sa mère et à la violence de la parole qui doit l'exprimer;

— Alice, enfin, orpheline triomphante, en un sens, chez qui ce paradoxe prend la forme d'un désir que sa mère reste absente: «En fait, je me sens soulagée» (p. 26). Quand la narration est à la première personne, c'est à ce personnage qu'elle est confiée: en alternance, dans la première partie, avec une narration impersonnelle des faits et gestes de sa mère; et de façon globale dans toute la deuxième partie. Alice est vraiment le personnage central du roman.

À côté de ces femmes tragiques ou en furie, les hommes, — sauf peut-être Colomb, «le Grand Sauvage» (p. 17), personnage de compromis, — paraissent bien pâles, simples faire-valoir: du grand-père Paul Chamberland, macho classique, à Gilles Vaillancourt, le père d'Alice qui, en dépit d'une personnalité d'artiste, ne parvient à s'imposer ni comme homme de la fiction, ni comme personnage de la narration, et jusqu'à Félix, tout le contraire de sa sœur:



Quatre ans de différence, ce n'est rien en soi. Ce n'est pas tellement le temps qui me sépare de Félix: ce sont des éternités qu'il n'a pas connues, qu'il n'a pas traversées, par lesquelles il ne passera jamais (p. 27).

Du strict point de vue du déroulement de l'anecdote, le résultat est mince, voire peu convain-

convaincant, et là n'est pas l'intérêt de ce texte. Dans la première partie (p. 11-235), Zoé s'enfuit et se cache en Gaspésie avec Colomb son frère, ce qui a l'heur de déprimer complètement Gilles, puis bientôt Félix, mais pas Alice. Celle-ci croit pouvoir profiter de la situation pour se retrouver enfin seule avec son père, être remarquée par lui, peut-être lui suffire: ce ne sera pas le cas, et c'est à peine si vers la fin elle parvient à lui arracher un «Je suis fier de toi» (p. 334) presque invraisemblable. Aux nombreuses promesses de retour de Zoé, — et à l'espoir qu'elles entretiennent ainsi chez le mari et le fils, — succéderont les déceptions toujours recommencées. Dans la seconde partie (p. 237-346), est décrite la seule scène où la famille au complet, plus Colomb, sera confrontée à sa réalité; Alice, comme d'habitude, provoquera la crise, forçant l'inceste latent à se dire. Faisant resurgir le filon anecdotique même qui est à l'origine de toute la problématique, le suicide final de Gilles ne résolvera rien et, surtout, la réconciliation générale qui risque d'en découler par obligation ne pourra qu'apparaître récupératrice de la révolte antérieure. Aussi cet épisode, fort grave par ailleurs, ne parvient pas à créer chez le lecteur un effet de climax ou d'étonnement qui dépasse ou même atteigne la mise en scène initiale de ce qu'on pourrait appeler *l'univers propre à l'auteure.*

Cet univers avait été posé avec beaucoup de justesse, dès les premiers chapitres, et c'est la solidité de sa configuration qui donne au roman de France Vézina cette force, cette puissance, cette absence d'aléatoire, bref cette «urgence» qui a été remarquée[3]. La structure d'opposition est double. Une première, qui sert de toile de fond, entre les revendications désespérées des femmes et l'inertie ou le désespoir qui en sont le contrepoids chez les hommes ; et une deuxième, plus centrale et plus spécifique au roman, entre Alice et tous les autres personnages. Au risque de lasser le lecteur, dans un aller-retour entre la troisième personne distancée du lieu de Zoé et la première personne que seule est autorisée à manipuler, de son lieu, Alice, le roman répète et redécrit, chapitre après chapitre, cette superposition conflictuelle de trois générations de femmes, le problème ici en étant un de solidarité sans issue, d'une génération à l'autre tout autant que de relations mère/fille. Du secret volé à sa mère malade par Colomb, et révélé à sa sœur, selon lequel leur mère n'avait jamais désiré d'enfant, jusqu'à la frénésie, chez Zoé, de donner au contraire et de toute urgence un frère à Alice, puis au refus par celle-ci de se prêter aux stéréotypes de l'activité familiale, il y a ici un unique propos sans doute incisif quoique peut-être un peu trop longtemps déployé.

En d'autres mots, le roman de France Vézina impressionne plus par une certaine force statique des contenus qu'il place, déplace et replace sans cesse dans son discours, que par sa compétence à raconter une histoire de l'ampleur de celle que pouvait laisser présager le format du livre. Est-il toujours nécessaire, d'ailleurs, comme on le fait (trop?) souvent au Québec ces années-ci, de viser les trois cent pages, ou bien, si on ne les vise pas, de se les permettre? On en vient à rêver, devant ces «sommes» que nous proposent nos «auteurs à succès» et les autres — je ne nommerai personne — d'œuvres plus maigres mais plus denses, où l'acuité du regard ne serait pas banalisée et noyée dans de trop nombreux passages facultatifs, pour ne pas dire inutiles. On n'a pas refait souvent, de ce point de vue, *La Convention* de Suzanne Lamy.

Dans *Osther, le chat criblé d'étoiles* pourtant, à travers les retours au passé de Zoé, impossibles sinon par le biais d'*un scénario fictif*, à travers les articles scientifiques du *scrap-book* d'Alice (p. 56) ou ses *lectures* scientifiques présentes (p. 326), par le moyen enfin du *cinéma de fiction*, seul moyen pour Alice d'envisager son futur une fois advenue la mort inacceptable de son père, la romancière pouvait sembler détenir une porte d'entrée plus étroite, peut-être, mais plus directe aussi, dans une fiction livrée en fait de manière un peu trop débordante. Ayant pratiqué antérieurement des genres plus économes de moyens par nature que le roman — la poésie et le théâtre — c'est comme si France Vézina avait profité du format romanesque pour libérer un souffle qu'elle possède certainement et qu'ici elle a laissé aller. On peut souhaiter qu'elle ne voie pas les choses tout à fait de la même façon une prochaine fois. ***Lq***

Notes

1- Réjean Ducharme, *Le Nez qui oque*, Paris, Gallimard, 1967.

2- Dans un récent numéro de *Lettres québécoises* (n° 57, printemps 90, p. 17), Francine Noël se disait pour sa part flattée d'avoir été comparée à Michel Tremblay.

3- Voir, par exemple, Guy Cloutier, « Un roman d'initiation puissant marqué par l'urgence », *le Soleil*, 17 mars 1990, p. D-14.